



Huit heures ne font pas un jour texte **Rainer Werner Fassbinder** (épisodes 1 à 5) mise en scène **Julie Deliquet**

PRESSE

• **Mediapart** • BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT • Samedi 02 octobre 2021

Rainer Werner Fassbinder et Julie Deliquet : une rencontre au sommet

Nouvelle directrice du TGP de Saint Denis, Julie Deliquet signe « 8 heures ne font pas un jour » de Rainer Werner Fassbinder, une œuvre jusqu'alors non traduite. Une saga magnifique au cœur du monde ouvrier où l'utopie et la lutte, l'humour et l'amour s'épaulent, où les quatorze actrices et acteurs réunis forment une formidable troupe. On rit, on rage, on rêve. Quel bonheur ! (...)

• **sceneweb.fr** • Samedi 02 octobre 2021 • Par Vincent Bouquet

Julie Deliquet met Fassbinder à la fête

Pour sa première création en tant que directrice du Théâtre Gérard Philipe, la metteuse en scène s'empare de Huit heures ne font pas un jour du réalisateur et dramaturge allemand avec l'intelligence, la finesse et la foi dans le collectif qui, toujours, la caractérisent. (...)





Rainer Werner Fassbinder et Julie Deliquet : une rencontre au sommet

Nouvelle directrice du TGP de Saint Denis, Julie Deliquet signe « 8 heures ne font pas un jour » de Rainer Werner Fassbinder, une œuvre jusqu'alors non traduite. Une saga magnifique au cœur du monde ouvrier où l'utopie et la lutte, l'humour et l'amour s'épaulent, où les quatorze actrices et acteurs réunis forment une formidable troupe. On rit, on rage, on rêve. Quel bonheur !

Scène de "huit heures ne font pas un jour" © Pascal Victor/Opale

C'est Claire Stavaux, la jeune et dynamique directrice des éditions de L'Arche qui a parlé à Julie Deliquet de ce texte méconnu (en France) de Fassbinder 8 heures ne font pas un jour, une série écrite et réalisée (en partie, 5 épisodes sur 8) pour une chaîne de télévision allemande et qui connut à l'époque (début des années 70) un beau succès. Le texte, traduit par Laurent Muhleisen, paraît ces jours-ci à L'Arche pour accompagner le spectacle de Julie Deliquet qui s'en tient aux cinq premiers épisodes (ceux filmés par Fassbinder). Le volume, plus de trois cents pages, va jusqu'au huitième et dernier épisode écrit. Une plongée dans la vie ouvrière, côté privé et côté boulot, que Julie Deliquet entrelace avec la complicité de Julie André et Florence Seyvos pour la version scénique du texte, Zoé Pautet pour la scénographie, Pascale Fournier et Richard Sandra pour la collaboration artistique.

Et je m'en voudrais d'attendre pour citer les quatorze actrices et acteurs qui portent haut et fort cette aventure collective à la mise en scène revendiquée. Plusieurs sont membres du collectif In vitro, la compagnie dirigée par Julie Deliquet (Julie André, Eric Charon, Olivier Faliez, Agnès Ramy, David Seigneur, Hélène Viviès) riche en beaux souvenirs. D'autres sont issus d'une promotion de l'école de Saint-Etienne dont Julie Deliquet a été la marraine (Lina Alsayed, Ambre Febvre, Brahim Koutari, Mikaël Treguer). Enfin y figurent des comédiens qui ont roulé leur bosse comme Christian Drillaud ou Zakariya Gouram. Last but not least, Evelyne Didi (Théâtre éclaté d'Annecy auprès d'Alain Françon, riches années Jean-Pierre Vincent au TNS, proche de Matthias Langhoff, etc.) qui, dans le rôle de Luise (dont on fête les soixante ans), est comme la mascotte du spectacle, son bienveillant porte-bonheur, portant allègement, au-delà des luttes et des disputes, une vision tonique de l'art de vivre ensemble, bénissant de son sourire le couple qui se forme sous nos yeux entre Jochen et Marion, veillant à maintenir à flot le joyeux et frondeur humanisme qui innerve la soirée, trois heures durant (bref extracte) sans le moindre temps mort.



Les sphères familiales, amoureuses, amicales et ouvrières se mêlent. On oscille entre vie personnelle et vie professionnelle. Kâthe (Julie André), la fille de Luise est mariée avec l'ouvrier râleur de l'usine Wolf (Eric Charon), ils ont deux enfants Jochen (Mikael Treguer) et Monika (Lina Ajsayef) laquelle a épousé Harald (Olivier Faliez) ; tante Klara (Hélène Viviès) est l'autre fille de Luise ; Marion (Ambre Febvre) devient, sous nos yeux, la petite amie de Jochen, Manfred (Brahim Koutari) est le meilleur ami de ce dernier et son collègue à l'usine, il est aussi un amour de jeunesse de Monika ; Irmargard (Agnès Ramy) est une collègue de bureau (petites annonces) et amie de Marion ; Franz (David Seigneur) est l'ouvrier qui, encouragé et soutenu par ses camarades deviendra contremaître ; Grégor (Christian Drillaud) est le vieil amant souffreteux de Luise. Enfin intervient aussi une enfant, Sylvia (plusieurs se relaient de soir en soir), fille de Monika et Harald. A tout le moins, trois générations.

Scène de "8 heures ne font pas un jour" © Pascal Victor/Opale

Ce listing, un peu fastidieux à l'écrit, est fluide et on ne peut plus lisible à la scène. Notons en passant le beau travail des costumes signés Julie Scobeltzine. La série de Fassbinder comporte une cinquantaine de personnages, Deliquet s'en tient à une vingtaine. Tout cela façonne un nuancier d'êtres humains loin des personnages réduits à quelques traits avec lesquels se contentent nombre d'auteurs dès qu'ils entendent mettre en scène des ouvriers et des émigrés. Au demeurant, on serait bien en peine de trouver une telle série sur les chaînes françaises et en Allemagne, elle reste une exception. Elle n'avait jamais, outre Rhin, et ailleurs, fait l'objet d'une adaptation théâtrale, c'est donc à une première mondiale à laquelle nous assistons au TGP.

La scénographie active ces perpétuels passages entre les appartements et l'usine, les cabinets et la rue, le coin douche à l'usine et le coin chambre, l'espace centrale pouvant tout à tour celui de l'usine où on se réunit pour discuter et celui des fêtes, l'anniversaire de Luise et plus tard le mariage de Jochen et Marion. Les scènes collectives dominent mais la scénographie comme le texte de Fassbinder offrent des flashes d'intimité salutaires.

Si la question de la suppression possible d'une prime de rendement crispe les ouvriers de l'usine et met en lumière leur dissensions, ils ne campent jamais dans des positions classiques (grève, débrayage) qu'auraient proposé les syndicats (ils sont inexistantes ou hors champ comme dans *7 minutes* la pièce de Massini, lire [ici](#)). Ils optent pour de petits sabotages, mettent au point un système inventif d'organisation du travail ou poussent à ce que que l'un d'eux devienne, leur contremaître. On pense à ces rêves d'autogestion en vogue dans ces années-là, Lipp and co. Dans la sphère privée les femmes s'émancipent, mais le machisme bande encore orgueilleusement et met à mal certains couples lesquels se font se défont ou se rabibochent. A la recherche d'appartement ou au déménagement de certains correspond le changement d'emplacement imminent pour l'usine. L'interface est constant et donne son rythme binaire à la représentation où la femme n'est ni l'avenir ni la chose de l'homme, mais son égal et quand ce n'est pas le cas, le couple tend à vaciller. L'homme, la femme, le monde sont transformables nous dit Fassbinder nullement dupe de sa volontariste naïveté. Fassbinder aime aussi illustrer le vieux tube de la classe ou ouvrière « l'union fait la force » (qui engendrera plus tard le « tous ensemble ») que cela soit au sein de l'entreprise ou à l'heure de récupérer une bibliothèques désaffectée pour, sans autorisation, en faire une garderie pour enfants sous l'impulsion de la vieille Luise, toujours à l'affût.

Pour finir, saluons le travail de mise en scène et de direction d'acteur de la phénoménale Julie Deliquet. A la fois cheffe d'entreprise, de bande et de troupe, patronne et copine, brasseur d'utopie et amoureuse du petit détail qui fait vibrer les cœurs les plus endurcis. Son aventure à la tête du théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, retardée par le Covid, commence par un bel éblouissement.

L'intégralité des huit épisodes de Huit heures ne font pas un jour est publiée par L'Arche Éditeur., 304p, 19,50 euros / Spectacle durée : 3h20 (extracte compris)

Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis jusqu'au 17 oct.

Puis tournée : Domaine d'O, Montpellier du 5 au 7 janv ; Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge le 14 janv ; Théâtre des Célestins, Lyon du 19 au 23 janv ; MC2 Grenoble, du 2 au 4 fév ; La Coursive, scène nationale de La Rochelle les 9 et 10 fév ; Théâtre de la Cité, Toulouse du 16 au 18 fév ; Comédie de Colmar, les 24 et 25 fév ; Châteauevallon -Le Liberté, Toulon les 4 et 5 mars ; Théâtre Joliette, Marseille du 10 au 12 mars ; Théâtre de l'Union, Limoges les 17 et 18 mars ; Comédie de Reims du 23 au 25 mars ; Comédie de Caen, les 6 et 7 avril.



Photo Pascal Victor/Opale

Julie Deliquet met Fassbinder à la fête

Pour sa première création en tant que directrice du Théâtre Gérard Philipe, la metteuse en scène s'empare de *Huit heures ne font pas un jour* du réalisateur et dramaturge allemand avec l'intelligence, la finesse et la foi dans le collectif qui, toujours, la caractérisent.

Qu'il est étonnant de croiser la route de ce Fassbinder là – dont on pouvait douter qu'il puisse exister –, d'un auteur jovial et résolument optimiste, ayant foi en ses semblables et dans la force du collectif. **Au cœur de son œuvre plutôt sombre, *Huit heures ne font pas un jour* occupe, en réalité, une place à part. Résultat d'une commande de la chaîne régionale allemande WDR passée au début des années 1970, elle est, avant tout, une série télévisée, un feuilleton comme on les appelait alors, destinée à un large public.** Plus habitué, à l'époque, à s'adresser aux bourgeois des salles de théâtre qu'aux masses téléspectatrices, Fassbinder s'est donc mis à la hauteur des préoccupations du plus grand nombre et a eu l'audace de placer le monde ouvrier au premier plan de son action. Une démarche inédite, loin, très loin, d'être innocente.

Car la famille Krüger-Epp est faite de ce bois là. Sur trois générations, ses membres sont tous des représentants typiques de la classe populaire, de la couche laborieuse de cette Allemagne des seventies. À partir de l'anniversaire de la grand-mère Luise, Fassbinder suit leur quotidien, leur devenir, et plus particulièrement l'histoire d'amour de Jochen et Marion qui viennent tout juste de se rencontrer. Loin de se contenter du cocon familial, le réalisateur allemand opère un inhabituel mélange entre les sphères personnelle et professionnelle, celle de l'usine, comme si l'une n'allait pas sans l'autre, comme si l'une matriçait l'autre, et inversement. A travers cette fresque, il donne à apprécier, sans jamais sombrer dans le misérabilisme, les difficultés quotidiennes de cette famille, mais aussi les tendances de fond plus sourdes, plus lourdes, qui bousculent la société, et les Krüger-Epp avec elle, tels le mépris de classe, la xénophobie ou encore la volonté émancipatrice des femmes qui n'est pas sans rester en travers de la gorge de certains membres de la gent masculine qui, en réponse, tombent dans la violence conjugale.

Malgré ces obstacles, tout réussit, ou presque, à ce gentil clan. Dès qu'un problème se pose, Fassbinder le règle en moins de temps qu'il ne faut pour le dire – ce qui, au moment de la sortie de la série, lui avait été reproché par ses détracteurs. C'est que, dans l'immédiat-après 1968, l'auteur a un message politique à faire passer – il est vrai, parfois, à gros traits – au peuple : celui de la force de l'intelligence collective et de la solidarité qui, bien armées, peuvent soulever toutes les montagnes et renverser tous les rapports de forces. Dans une période pourtant marquée par la guerre froide, par l'affrontement bloc contre bloc, les idéaux et l'idéologie ne sont jamais, chez lui, le berceau des actes, mais ce sont bien ces derniers qui, réalisés en groupe, génèrent des solutions et donc des idées. Une logique intellectuelle qui ne pouvait qu'aller comme un gant à Julie Deliquet qui, **depuis ses débuts**, démontre la force du collectif théâtral au plateau.

Aux commandes des épisodes 1 à 5 – les seuls à avoir été tournés sur les huit écrits par Fassbinder –, la metteuse en scène transforme cette utopie en marche en un long plan-séquence à la fluidité remarquable d'intelligence et de finesse. Ils sont peu nombreux les artistes capables, comme elle, de faire montre d'une telle maîtrise de la dramaturgie et de la scène, d'emporter le spectacle dans un seul et unique mouvement qui jamais ne s'interrompt. À ce titre, la scénographie est astucieuse, à la fois suffisamment déterminée et indéterminée pour être en mesure de symboliser, sans que cela ne jure, un appartement, un vestiaire d'usine ou une salle des fêtes pour un mariage. Pour signifier un changement de lieu, elle joue sur les costumes, les maquillages et les coiffures des comédiens qui alternent entre plusieurs rôles, sans même, parfois, que l'on s'en aperçoive, comme lors de la transition bluffante entre les épisodes 4 et 5.

Si la metteuse en scène place résolument sa pièce dans une esthétique très années 1970 – pantalons pattes d'eph' et lunettes géantes faisant foi –, elle cherche aussi, **comme toujours**, à la conjuguer au présent, à transformer l'Histoire en immédiat. Face à cette épreuve, de laquelle ils sont coutumiers, ses fidèles comédiens se montrent, en tous points, **et comme à leur habitude**, étincelants, et ne feront que gagner, au fil des représentations, en intensité. Avec eux, **la balle théâtrale ne retombe jamais, grâce à une dynamique de troupe qui n'écrase pas pour autant les partitions individuelles, à commencer par celle d'Evelyne Didi, grand-mère piquante à souhait.** Tout dans ce spectacle brille de facilité et d'aisance alors que tout est, à l'inverse, le résultat d'un travail de fourmi et de titan. Il paraît qu'il s'agit là de l'une des marques de fabrique des grands.

Par Vincent Bouquet

Huit heures ne font pas un jour – Episodes 1 à 5 / de Rainer Werner Fassbinder / Mise en scène de Julie Deliquet

Avec Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Évelyne Didi, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès et, en alternance, Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin et Nina Hammiche

Traduction Laurent Muhleisen / Collaboration artistique Pascale Fournier, Richard Sandra / Version scénique Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos / Scénographie Julie Deliquet, Zoé Pautet / Lumière Vyara Stefanova / Costumes Julie Scobeltzine / Coiffures, perruques Judith Scotta

Production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Coproduction La Comédie – CDN de Reims ; TnBA, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; La Coursive – scène nationale de La Rochelle ; Théâtre Joliette – scène conventionnée de Marseille / Avec le soutien de L'École de la Comédie de Saint-Étienne / DIÈSE #Auvergne-Rhône-Alpes / Les œuvres de Rainer Werner Fassbinder sont représentées par L'ARCHE – agence théâtrale. / L'intégralité des huit épisodes de l'œuvre *Huit heures ne font pas un jour* est publiée par L'ARCHE Éditeur. / Durée : 3h20 (extraite compris)

Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis - du 29 septembre au 17 octobre 2021 / Domaine d'O, Montpellier du 5 au 7 janvier 2022

Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge - le 14 janvier / Théâtre des Célestins, Lyon du 19 au 23 janvier / MC2 : Grenoble, scène nationale du 2 au 4 février /

La Coursive, scène nationale de La Rochelle - les 9 et 10 février / Théâtre de la Cité, centre dramatique national, Toulouse du 16 au 18 février /

Comédie de Colmar, centre dramatique national Grand Est Alsace - les 24 et 25 février / Châteauvallon – Le Liberté, scène nationale, Toulon les 4 et 5 mars /

Théâtre Joliette, scène conventionnée, Marseille du 10 au 12 mars / Théâtre de l'Union, centre dramatique national, Limoges les 17 et 18 mars

Comédie de Reims, centre dramatique national du 23 au 25 mars / Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie les 6 et 7 avril